

Où va la Mycologie ?

René Charles Azéma - Malakoff.

On rattache la Mycologie au nombre des Sciences naturelles avec la Botanique, la Zoologie ou la Biologie.

Comme la philosophie grecque, la science s'est formée devant tous les problèmes que nous pose la Nature. L'homme a tenté et tente toujours d'expliquer, de savoir et de comprendre à la fois, les raisons, le développement et la finalité des actions de cette Nature.

A l'origine, c'est-à-dire au temps de l'école ionienne de Thalès de Milet (600 av. J.C), la science et la philosophie étaient de même caractère.

Ces deux courants prirent leur autonomie au temps des stoïciens, avec Zénon de Citium (400-300 av. J.C).

A cette époque, le stoïcisme fut une théorie de l'univers, c'est-à-dire des lois qui le régissent.

Il évolua comme toute chose, pour devenir une morale avec Sénèque et Marc – Aurèle.

Le stoïcisme a dès lors perdu tout caractère scientifique.

Mais, même avant Thalès, d'autres civilisations orientales ont marqué la science comme l'égyptienne qui remonte à environ 5 000 ans av. J.C, ou comme l'assyro-babylonienne qui nous a laissé la numération duodécimale, la division du cercle en 360° et la prédiction des éclipses.

La science véritable naquit durant la période gréco-romaine c'est-à-dire de 600 ans av. J.C à 400 apr.J.C avec Démocrite, Aristote, Platon, Ptolémée.

Le Moyen Age et la Renaissance virent la pensée scientifique freinée par les invasions barbares. La théologie l'emporta alors.

Seuls les Arabes, jusqu'au XIIe siècle, développèrent l'astronomie, les mathématiques, la chimie et la médecine. Nous fixerons la période moderne de 1600 à 1900 avec d'abord Galilée, bien sûr, puis Pascal, Descartes, Newton, Ampère, Volta et Lavoisier.

En ce qui concerne les sciences dites naturelles, trois grands noms émergent : Linné, Jussieu et Cuvier. Ils dominent et développent ces sciences, tandis que les théories de Lamarck et Darwin établissent l'évolution des animaux, donc des Hommes.

L'époque contemporaine voit surtout le grand développement des techniques dans tous les domaines : électronique, nucléaire, informatique, à un point tel que les populations qui, durant des décades, ont cru pouvoir accéder au bonheur par la science, constatent amèrement aujourd'hui, l'apparition de nuisances de toutes sortes, de pollutions et de menaces de plus en plus précises sur l'avenir de la vie sur terre.

Mais, nous dira-t-on, où en est la Mycologie dans tout cela ?

La Mycologie est née sans aucun doute dans les temps les plus reculés où l'homme recherchait tout ce qui pouvait lui servir de nourriture : animaux, plantes.

Les champignons, bien sûr, ne pouvaient échapper à ses recherches. Sans aucun doute, les premiers essais de consommation portèrent sur des espèces consommées par des animaux sauvages.

Il suffisait à l'homme d'observer et d'imiter.

Les premiers « mycologues » connus par l'Histoire furent les Romains qui se délectaient de l'Oronge, la fameuse Amanite des Césars et qui savaient cultiver *Agrocybe aegerita*.

Locuste faisait alors connaître les vertus de la Phalloïde, montrant ainsi que le champignon est à la fois la meilleure et la pire des choses. Depuis l'époque de Néron, bien des êtres humains ont eu l'occasion de s'en rendre compte.

Le Docteur Pierre Bastien était alors à inventer.

La Mycologie scientifique, elle, est née sans aucun doute vers la fin du XVIIIe siècle avec Jacob Christian Schaeffer et Jean Baptiste - François Bulliard. C'est le Suédois Elias Fries qui fut le fondateur de la classification des espèces de champignons.

Avec Persoon, il adopta la nomenclature binominale créée vers 1750 par Carl von Linné, suédois comme lui.

Dès lors, le monstre était lâché.

La systématique mycologique va se heurter à de très nombreux problèmes au fur et à mesure des découvertes et du temps qui amènent des conceptions nouvelles.

Il est indéniable que la découverte et l'utilisation du microscope ont changé toutes les données du problème.

Les origines du microscope sont floues. Cet appareil est sans doute né de la loupe de Van Leeuwenhoek, un hollandais du XVIIe siècle.

Le microscope à deux lentilles apparaît vers 1830 avec l'appareil achromatique du Britannique J.J. Lister.

De mises au point en mises au point, on construit le microscope photonique encore en usage aujourd'hui. Il est doublé en 1931 par le microscope électronique dont L. de Broglie a donné la solution vers 1925 sur la « dualité onde corpuscule ».

Le premier microscope électronique est né, il ne grossit que 400 fois. (?)

Aujourd'hui, grâce à de nouvelles techniques, on atteint le grossissement de l'ordre de 500 000 qui permettent d'observer des détails de l'ordre du millième de micromètre.

On en est aujourd'hui à l'utilisation du microscope à « effet tunnel » qui permet de « tâter » les atomes.

Mais revenons à la Mycologie.

La classification de Fries **qui ne connaissait pas le microscope**, a été revue, transformée, changée, souvent charcutée peut-on dire !

Au début du XIXe siècle, tout était à découvrir.

L'intervention du microscope a changé les bases des études scientifiques et, bien sûr, celles de la Mycologie.

Rien n'est éternel, tout varie, tout change, tout influe sur tout et ce qui est vrai aujourd'hui peut ne pas l'être demain.

Sans aucun doute, de nouvelles découvertes apportent des conceptions nouvelles qu'il faut bien exprimer.

La science s'en trouve enrichie tout naturellement.

Mais il faudrait que les conceptions tirées de tout cela soient justement, clairement et honnêtement exprimées.

Au début du XXe siècle, de grands savants, comme J. Lange, Emile Boudier, Narsisse Patouillard, Lucien Quélet et quelques autres apportent, par leurs découvertes et leurs idées, de grands changements à la classification de Fries,

faisant ainsi accomplir à la Systématique « *des progrès considérables et même décisifs. Mais le microscope ne peut tout et aucun système de classification n'emportait l'adhésion de la majorité des mycologues* » dit Romagnesi.

« *Et cet état de choses existe encore aujourd'hui* » ajoute cet auteur.

De nouveaux savants ont apporté alors, avec leurs découvertes, avec leurs saines conceptions de celles-ci, des changements dans la systématique. Parmi eux, nous pouvons citer Robert Kühner, René Maire, Melzer et ses réactifs, Boidin et surtout le professeur Roger Heim, si cher à nos cœurs.

Quels sont les moyens de travail des mycologues modernes ?

Romagnesi nous dit : la macroscopie, la microscopie, la chimie et la biologie.

Nous avons, sans le savoir, plagié cet auteur qui a ajouté : « *C'est donc du côté de la chimie que s'ouvre la route qui s'annonce la plus importante* », lorsque nous avons écrit que **Tout tourne au profit de la mycochimie** (Réactions macro chimiques chez les Cortinaires. – 1986)

Peut-il exister une classification naturelle?

D'abord, il faut reconnaître que la Nature ne fait pas de classifications. La classification est absolument incompatible avec ses desseins et ses œuvres.

« *La nature ne sait pas lire* » a écrit Georges Becker. Elle produit, elle donne, elle transforme la matière, y compris les êtres vivants et cela de toute éternité et pour l'éternité qui n'a ni commencement ni fin.

Vouloir établir une classification naturelle est plutôt un vœu pieu qu'une possibilité.

Rappelons un mot de Lamarck : « *La nature franchit de toutes parts les limites que nous lui marquons si gratuitement* ».

Il n'y a aucune frontière entre les règnes, entre les familles ou les genres.

Il n'y a par exemple, qu'à considérer les Myxomycètes (Végétaux ou animaux ?), Gyrodon (Bolet ou polypore ?), Virus (Animal ou minéral ?)

Michel Adanson, parlant de classification naturelle, a écrit en 1763 dans « Famille des plantes » :

« *Les traits généraux se modifient principalement au cours de la recombinaison génétique qui a lieu lors de la formation des descendants. Les traits de toute nature qui apparaissent seront retransmis inchangés ou modifiés à la descendance.* »

Depuis Aristote le Grec et Pline le Latin, une très grande quantité de systématiciens a proposé des systèmes.

« *Tous les systèmes sincères sont instructifs, **aucun n'est définitif** et un système qui se donne comme parfait doit être accueilli avec une extrême réserve* » a écrit Paul Vuillemin, en 1912.

Nietzsche a écrit dans *Nachgelassene Werke* à la page 81 les propriétés du réel : « *le changement, le devenir, la pluralité, l'opposition, la contradiction, le combat* ».

Dans le domaine qui nous occupe, c'est-à-dire les classifications en Mycologie, nous assistons aujourd'hui à des changements importants.

Ces changements ne sont que l'aboutissement des recherches, des conceptions du passé et de l'évolution des idées depuis la plus haute antiquité.

Si on analyse les idées des systématiciens du passé, on s'aperçoit très vite que ces idées s'incarnent dans leurs personnalités.

Les classifications résument une époque, et la systématique se modifie tous les jours grâce à de nouvelles découvertes, à de nouveaux procédés d'examen

qui interviennent dans les conceptions des systématiciens modernes avec des résultats pas toujours bien heureux, et souvent décevants, parfois malhonnêtes.

Depuis le début du XXe siècle chaque grand mycologue a proposé son système et certains ont bouleversé à la fois les classifications et les noms des genres et des espèces.

Il est indéniable que le nom du « transformateur » est déterminant quant à l'adoption de ses idées et de ses classifications.

Mais il y a des « fouineurs » dans ce lot, c'est-à-dire des soi-disant mycologues qui n'ont de cette science qu'une idée superficielle, ceux qui compulsent les vieux grimoires afin d'y découvrir une antériorité de nom ou d'y substituer un autre nom suivi naturellement du leur ;

De ces rats d'herbier et de quelques autres « transformateurs », on peut considérer que trop souvent, ils ne connaissent de la Nature que les lentilles de leur microscope ou les fauteuils de leurs laboratoires.

Combien d'entre eux ont un jour arpenté le terrain, cueilli des champignons, rassemblé sur place des notes sur l'écologie, sur la nature des sols et des végétaux d'accompagnement ?

Certains mêmes sont incapables de donner le nom d'une espèce qui leur est présentée, faisant appel à un mycologue de terrain pour cela.

Il y a ensuite la foule, la grande foule des snobs, ceux qui se tiennent au courant de toutes les nouveautés et qui établissent des listes de noms dits « valides » ou « modernes ». Il est vrai que ces noms sont sujets à des changements périodiques, aussitôt admis, car il y des échines souples.

Nous l'avons vu, ces dernières années avec l'histoire rocambolesque des *Lepista* qui a opposé deux grands mycologues : Romagnesi et Singer. Avec celle des *Gyromitra* et des *Discina* signée par Harmaya, avec celle périodique et ridicule des *Krombholziella* de R.Maire et des *Leccinum* de Gray, et nous en passons !

Mais pourquoi donc des gens qu'on dit sensés ou qui croient l'être, admettent-ils toutes ces coupures invraisemblables dans les Bolets ? Pourquoi élever des sections ou des sous-genres au rang générique au point que l'on ne sait plus quel nom est à utiliser pour ne pas paraître un « demeuré ». *Boletus*, *Krombholzia*, *Krombholziella*, *Leccinum*, quel est aujourd'hui le nom « valide » de ces champignons ?

Naturellement, c'est celui qu'on lui donne aujourd'hui. Mais demain, quel sera-t-il ?

Nous pouvons tout de même nous référer à la Flore analytique qui dit des Bolets : « *Comme ils sont souvent à peines limités les uns par rapport aux autres, il n'y a aucun inconvénient à les considérer comme simples sous genres* ».

Ses deux auteurs, Kühner et Romagnesi valent mieux que des Kummer ou des Harmaya ou d'autres « transformateurs » quant à leurs conceptions.

Ce sont là nos avis et c'est ce que nous appliquons et conseillons de faire et evil be to him who evil thinks !

Citons en passant, une pensée humoristique de Georges Becker : « *J'admets le genre unique Boletus pour tous les Bolets parce que je pense éternuer toutes les fois que je dis Krombholziella scabra* »

Est-ce que *Leccinum scabrum* va mieux ?

En conclusion de cette digression sur la classification des champignons, nous voudrions donner notre pensée, quitte à nous faire traiter de retardataire, d'arriéré, ou d'autres épithètes plus malveillants encore.

Nous sommes comme une glace qui reflète toutes les images, même les pensées des snobs, des imbéciles et des tricheurs qui alors les endossent en retour.

Un systématicien, un mycologue, doit d'abord être un savant qui a les pieds sur terre.

Il doit voir et décrire les choses avec simplicité et ne pas vouloir systématiquement accoler son nom à une nouvelle coupure.

Les chamboulements périodiques de la Systématique comme de la Taxonomie, de la Nomenclature, si parfois ils semblent présenter quelques arguments valables et réglementaires aux yeux des codes, ils sont également parfois sujets à caution même si l'on fait appel au sacro saint règlement : le Code !

Ce fameux Code toujours discuté, toujours fumeux, souvent incompréhensible pour des esprits positifs qui ne sont pas ceux des disciples d'Einstein.

« *Le code est une machine à fabriquer des barbarismes* » a dit Romagnesi.

Tous ces chamboulements inutiles, souvent antiscientifiques, troublent les esprits, font perdre un temps souvent précieux dans les recherches qu'ils occasionnent et parfois rebutent les jeunes adeptes.

Rappelons ici un mot de Buffon : « *Se proposer une méthode parfaite c'est se proposer un travail impossible* ».

Et celui du professeur Vuillemin : « *Un système qui veut se donner comme parfait est à accueillir avec scepticisme* ».

Une base laborieusement établie durant deux siècles, si elle comporte quelques erreurs de conception dans la forme ou dans les mots est, naturellement plus valable qu'après application de corrections ou d'apports plus ou moins fumeux et souvent inutiles.

En Mycologie, comme dans d'autres sciences, nous en sommes toujours aux balbutiements. Par exemple nous sommes encore incapables de définir la notion d'espèce que l'on veut placer à la base de toute classification.

Citons encore une pensée de l'une des plus brillantes lumières de la Mycophilosophie : Georges Becker qui fut notre maître à penser : « *Toute espèce éclate comme une bulle de savon dès qu'on la touche.* »

Citant Marcel Josserand: « *Aussitôt que l'on veut approfondir l'idée d'espèce, on se retrouve les pieds en l'air en pleine métaphysique* ».

Et, parlant des genres, il écrit : « *Les mycologues tournent tous les jours une page de leur vie et ils doivent sans fin oublier la dernière, apprendre celle qui passe et prévoir la suivante* ». Mais il ajoute : « *la nature ne sait pas lire* »

Nous constatons aujourd'hui la création d'une foule de genres mono spécifiques, principalement dans les Polypores dont les noms sont aujourd'hui devenus difficiles à prononcer, criants, comme *Chondrostereum* pour *Stereum*, *Trichaptum* pour des *Coriolus*, *Lasiochlaena* pour *Ungulina*, *Bjerkandera* pour *Leptoporus* et bien d'autres comme *Hohenbuehelia*, *Cheimonophyllum* pour des *Pleurotellus*.

Pourquoi admettre, pourquoi changer des noms ? Ne comprend-on pas aussi bien et même mieux lorsque l'on parle de *Coriolus abietinus* au lieu de *Trichaptum abietinum* ?

Ces changements ridicules d'état civil n'apportent absolument rien à la science, à la Mycologie. Ils satisfont par contre la vanité des « transformateurs » et naturellement celle des snobs qui s'alignent vite, tout heureux de montrer qu'ils sont au courant des « nouveautés » !

Il est évident que la nature ne crée que des individus avec, pour chacun, quelques points de ressemblance avec ses voisins.

Si nous devons admettre certaines nouveautés comme la découverte d'une espèce nouvelle, il est impossible à un esprit sain d'admettre certaines inepties comme, par exemple, celles émises par Harmaya qui a placé les *Discina* dans le genre *Gyromitra* et un *Otidea* typique dans le genre *Helvella*. Et les postes luxembourgeoises ont sanctifié cette bêtise en émettant un timbre avec *Helvella silvicola* qui n'est autre que l'*Otidea* du même nom. Confondre un *Otidea* avec un *Helvella*, il faut le faire !

Quelle mouche a donc piqué notre ami, le grand Moser, le jour où il a fait un *Kuhneromyces* de cette pauvre *Pholiota mutabilis*, pourtant bien à se place dans les Pholiotés ?

Et lorsqu'on sait que même Kühner n'en a pas voulu...

Evidemment le nom de l'auteur semble une garantie de véracité et la grande foule des snobs admet cela et fait sienne toutes ces inepties.

Il y a maintenant dix ans que j'ai démontré la non toxicité de *Cortinarius splendens*. J'en ai fait la démonstration à plusieurs reprises et, aujourd'hui encore, on trouve des auteurs déclarant ce Cortinaire mortel.

Tant il est vrai que l'erreur comme la bêtise est plus facile à cultiver que la vérité.

Si j'ai la chance d'être lu par des auteurs en puissance, mon âge et ma petite expérience des choses de la nature que j'ai tripotées durant 80 ans me permettent de leur dire ceci :

« Disons, écrivons, citons, présentons, expliquons ce que nous voyons, ce que nous découvrons, avec des yeux clairs, avec un esprit net et une plume modeste.

Ne recherchons pas une gloire éphémère dans des changements taxonomiques intempestifs ».

Aujourd'hui la Mycologie doit se porter sur l'étude de la composition des chairs des champignons. C'est une discipline d'avenir car elle sera plus utile à l'Homme qu'un changement de noms de Bolets ou de Pholiotés

Les Chinois nous ont montré la voie avec les découvertes de grandes propriétés antitumorales dans bon nombre de champignons.

Et que dire des champignons hallucinogènes dont les vertus ou si l'on préfère, les propriétés, qui, utilisés avec discernement, peuvent être des plus utiles pour la santé des hommes ?

Combien de grands mycologues s'intéressent à ces recherches ?

En France, nous n'en connaissons qu'un seul, le Docteur Lucien Giacomoni, sans doute le plus modeste et le plus brillant des mycologues dans ce domaine.

Ces études feront, sans aucun doute, progresser plus vite et plus brillamment cette belle science qu'est la Mycologie que le fait d'admettre ou de rejeter un Cortinaire dans le genre *Dermocybe* en l'appelant *sanguinea* ou dans le genre *Cortinarius* en l'appelant *sanguineus* d'admettre ou de rejeter un Bolet en l'appelant *Boletus* ou *Khrombolziella* ou *Leccinum*.

Un naturaliste digne de ce nom, doit également conserver une bonne dose de bon sens, cette qualité faite à la fois de modestie et de connaissances.

La mycologie est une **science mineure**, qui pour le moment a deux avantages : enrichir l'esprit des mycologues et remplir les paniers des mycophages, avec le respect que l'on doit aux uns et aux autres.

Mais il y a d'énormes possibilités d'aller encore plus loin !